

Plus sage, Pierre étudia sa position de plus près, restreignant ses dépenses, travaillant un peu plus chaque jour, faisant l'économie d'un ou deux ouvriers ; en améliorant ses engrais, en essayant de quelques nouvelles cultures, il finit par prendre le dessus. Au bout de trois ou quatre ans, il était sauvé.

Aidé d'ailleurs par son excellente femme, laborieuse, économe, charitable, il n'a que des actions de grâces à rendre à la divine Providence.

Jean s'est découragé : il est tombé au dernier degré de l'échelle sociale,

Pierre ne s'est pas lassé de travailler, de lutter : il a vaincu l'adversité.

Qui ne se lasso pas, lasse l'adversité.

### PENSEES DES MORTS

Voilà les feuilles sans sève  
Qui tombent sur le gazon ;  
Voilà le vent qui s'élève  
Et gémit dans le vallon ;  
Voilà l'errante hirondelle  
Qui rase du bout de l'aile  
L'eau dormante des marais ;  
Voilà l'enfant des chaumières  
Qui glane sur les bruyères  
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure  
Dont elle enchantait les bois ;  
Sous des ormeaux sans verdure  
Les oiseaux n'ont plus de voix :  
Le soir est près de l'aurore ;  
L'astre à peine vient d'éclorre,  
Qu'il va terminer son tour ;  
Il jette par intervalle  
Une lueur, clarté pâle  
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire  
Sous ses nuages dorés ;  
La pourpre du soir expiro  
Sous les flots décolorés,  
La mer solitaire et vide  
N'est plus qu'un désert aride  
Où l'œil cherche en vain l'équif,  
Et sur la grève, plus sourde  
La vague orageuse et lourde  
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines  
Ne trouve plus le gazon ;  
Son agneau laissé aux épines  
Les débris de sa toison ;  
La fête, aux accords champêtres  
Ne réjouit plus les hêtres  
Des airs de joie ou d'amours ;  
Toute herbe aux champs est glanée ;  
Ainsi finit une année,  
Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe  
Aux coups redoublés des vents ;  
Un vent qui vient de la tombe  
Moissonne aussi les vivants ;  
Ils tombent alors par mille,  
Comme la plume inutile,  
Que l'aigle abandonne aux airs,

Lorsque des plumes nouvelles  
Viennent réchauffer ses ailes  
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière  
Vous vit pâlir et mourir,  
Tendres fruits qu'à la lumière  
Dieu n'a pas laissés mûrir !  
Quoique jeune sur la terre  
Je suis déjà solitaire  
Parmi ceux de ma saison,  
Et quand je dis, en moi-même,  
" Où sont ceux que ton cœur aime ! "  
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,  
Mon pied le sait : la voilà !  
Mais leur essence divine,  
Moi, eux, Seigneur, sont-ils là ?  
Jusqu'à l'indien rivage.  
Le ramier porte un message  
Qu'il rapporte à nos climats ;  
La voile passe et repasse :  
Mais de son étroit espace  
Leur âme ne revient pas.

Ah ! quand les vents de l'automne  
Sifflent dans les rameaux morts,  
Quand le brin d'herbe frissonne,  
Quand la pin rend ses accords,  
Quand la cloche des ténèbres  
Balance ses glas funèbres,  
La nuit, à travers les bois,  
A chaque vent qui s'élève,  
A chaque flot sur la grève,  
Je dis : " N'est-tu pas leur voix ! "

Du moins, si leur voix si pure  
Est trop vague pour mes sens,  
Leur âme en secret murmure  
De plus intimes accents ;  
Au fond des cœurs qui sommeillent,  
Leurs souvenirs qui s'éveillent  
Se pressent de tous côtés,  
Comme d'arides feuillages  
Que rapportent les orages  
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie  
A ses enfants dispersés,  
Qui leur tend de l'autre rive  
Ces bras qui les ont bercés,  
Des baisers sont sur sa bouche ;  
Sur ce sein qui fut leur couche  
Son cœur les rappelle à soi ;  
Des pleurs voilent son sourire,  
Et son regard semble dire :  
" Vous aimez-vous comme moi ! "

C'est une jeune fiancée  
Qui, le front ceint du bandeau,  
N'emporta qu'une pensée  
De sa jeunesse au tombeau  
Trieste, hélas ! dans le ciel même,  
Pour revoir celui qu'elle aime  
Elle revient sur ses pas,  
Elle lui dit : " Ma tombe est là ! "  
Sur cette terre déserte  
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! "

C'est un ami de l'enfance,  
Qu'aux jours sombres du malheur  
Nous prêta la Providence  
Pour appuyer notre cœur.  
Il n'est plus, notre âme est veuve,  
Il nous suit dans notre épreuve,  
Et nous dit avec pitié ;